

LE CANARD

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



Godin, Mondou & Cie.
Éditeurs-Propriétaires.

BUREAU:
8, Rue Ste. Therese.
E. O., Boite 335

LA CAVERNE DU DIABLE !

Par LE CHAT.

III.—Suite.

A la vue de ces tigres altérés de sang, les deux femmes poussent un cri d'effroi qui perce l'âme des doux amis. Ils volent à la chambre de leur mère, font feu sur les deux premiers monstres qu'ils aperçoivent; Alfred voit la hache du sanguinaire iroquois levée sur la tête de sa vieille mère, il bondit sur lui, lui saisit le bras d'une main et de l'autre lui enfonce son poignard dans le flanc gauche; l'indieu tombe sans vie, mais sa hache s'abat en même temps sur la tête de la mère d'Alfred et lui ouvre une large blessure.

Arthur, comme un lion blessé, s'était jeté sur le quatrième sauvage; celui-ci, en brandissant sa hache pour le frapper, avait atteint la jeune fille et l'avait tuée. Arthur, prompt comme la foudre, pare le coup de son ennemi et lui assène en même temps un si vigoureux coup de crosse de fusil sur les jambes que le sauvage tombe en hurlant de rage. C'est alors qu'Arthur, ivre de colère et de vengeance, se jette sur son ennemi, plonge et replonge avec délices son poignard dans le cœur du sauvage, qui expire en le maudissant.

Alfred n'avait rien remarqué de cette scène; agenouillé auprès de sa vieille mère mourante, il la soutenait d'une main, et de l'autre, il s'efforçait, mais vainement, de fermer sa blessure. Le sang coulait à flot, et ce regard maternel qui, tant de fois, s'était reposé avec amour sur Alfred, s'éteignait insensiblement.

Puis, dans un dernier et suprême effort, que seul l'amour d'une mère pouvait faire, elle murmura tout bas, bien bas :

—Adieu, mon Alfred, adieu, au revoir dans l'éternité !.....

Alfred déposa sur le front de sa mère un baiser filial, il la pressa sur son cœur,



Alfred n'avait plus de mère, plus de sœur sur la terre.

mais hélas ! il ne pressait plus qu'un cadavre.

Alfred n'avait plus de mère, plus de sœur sur la terre. Cette pensée amère traversa son âme comme un glaive, et lui qui, tout à l'heure, bravait la mort, en riant, versa sur les restes obérés de sa mère et de sa sœur un torrent de larmes; sa tête blonde s'affaissa sous le poids de sa douleur, et il murmura :

— Moi aussi, je veux mourir !
— Non, non, fit vivement Arthur, le

sang de ta mère et de ta sœur orie vengeance; debout, ami, tu l'as dit, il faut vaincre ou mourir en braves.

— Je le veux, dit Alfred, en se relevant terrible et menaçant, sang pour sang, avant de mourir, je dois venger ma mère et ma sœur.

— Mort aux peaux jaunes, vils assassins de femmes !

Arthur pressa la main de son ami, dont les joues humides et pâles attestaient la douleur profonde,

— Mais d'où vient cette fumée, dit Alfred en se retournant vivement.

— Hâtons-nous de fuir, reprit Arthur, les iroquois ont mis le feu à cette maison.

— Fuyons, répéta Alfred, avec un accent douloureux, fuyons.

Puis, une dernière fois, il se pencha sur le cadavre sanglant de sa vieille mère, déposa un dernier et amoureux baiser sur ses lèvres, embrassa tendrement sa sœur, et les deux amis, la tristesse dans l'âme, s'éloignèrent en répétant :

— Qu'elles reposent en paix !

Ils descendirent dans la cave, s'échappèrent par un soupirail donnant sur la cour, où nul sauvage n'était encore pénétré, puis s'élançant sur le chemin, se mêlèrent à un groupe d'iroquois sans être reconnus, tant l'obscurité est profonde, et s'en vont, hurlant comme eux, jusqu'à la demeure de la fiancée d'Arthur, située à quelques pas d'où se trouve aujourd'hui l'église de Lachine.

Le cœur d'Arthur était agité de sentiments sombres et tristes.

Un funeste pressentiment lui disait que sa fiancée avait été enlevée et qu'il ne la reverrait plus. Parfois il sentait son courage défaillir, ses jambes tremblaient comme des roseaux mobiles; seule la pensée de la vengeance et de la revoir l'empêchaient de succomber.

Quand les deux amis arrivèrent sains et saufs à la maison de Flore, ils ne trouvèrent que ruines et cendres encore fumantes.

Un soupir profond, semblable à un sanglot, s'échappa de la poitrine d'Arthur.

— Peut-être, dit-il, sous ces ruines, sous ces cendres, dans ces flammes éteintes, peut-être ma Flore !.....

Il ne put achever, la voix lui manqua, il se laissa tomber dans les bras d'Alfred qui dut le consoler à son tour.

— Arthur, tu l'as dit, il faut vaincre ou mourir; il faut venger ma mère, ma sœur, nos amis. Il faut venger Flore, Mon cœur a trop soif de vengeance pour t'abandonner à ma juste douleur.